



Échanges avec les conteurs

- Lorsqu'on a un répertoire « faible », conseillez-vous de se laisser aller à ses désirs ou de rationaliser en repérant : « Il manque ceci ou cela » ?

Catherine Zarcate : J'aurais tendance à dire « Laissez faire votre désir et tentez d'élargir votre champ de conscience pour voir exactement ce que vous voulez, mais ne forcez pas. Sinon vous allez prendre des contes que vous n'aimez pas... Mais vous pouvez suivre aussi la méthode de Muriel. Vous pouvez choisir le principe de la commande, donc vous allez lire 500 trucs et puis il y en a un qui va vous brancher. Ou bien vous pouvez faire selon votre *feeling* intérieur, à ce moment-là, oui, vous allez être toujours sur la même route.

Praline Gay-Para : Il y a la méthode d'Alain Gausse, c'est-à-dire qu'il y a des piliers, ils n'ont pas besoin d'être nombreux, ils sont solides, ils sont bien enracinés, ils lui ressemblent, et c'est efficace depuis des générations.

- Catherine Zarcate, vous dites que vous vous rapprochez du mythe, ce qui n'est pas étonnant puisque vous aimez le long. Comment faites-vous pour faire la jonction entre la vérité et la fiction ?

Catherine Zarcate : Dans le mythe il n'y a pas de fiction.

- Justement, on disait ce matin qu'il y a la vérité dans le mythe et la fiction dans le

conte. Vous êtes conteuse, vous avez commencé par le conte et maintenant vous passez au mythe. Donc vous passez à la vérité. Est-ce une autre façon de raconter ?

Catherine Zarcate : Non, parce que les mythes qui viennent vers moi sont des mythes que je peux dire. Ce sont donc des mythes qui portent des images très puissantes et je peux raconter sans qu'ils soient pour moi. Ce ne sont pas des choses où je vais être obligée de me transformer en prêtre officiant pour raconter. Il y a des démons, il y a des héros, facilement repérables - ça va. Deuxième chose, j'essaye, moi, de me laisser toucher par le mythe...

- Que deviennent les contes que l'on abandonne, avons-nous le droit de les avoir réveillés pour rien ?

Praline Gay-Para : Parfois on ne sait pas si on les abandonne ou s'ils nous lâchent. Ça dépend. C'est comme les histoires d'amitié, c'est l'un ou l'autre qui sent qu'il n'a plus rien à dire. Dans mon cas particulier, ça arrive quand un conte ne me fait plus aucune surprise, au moment où je me dis que je n'ai plus envie de le dire. Donc je le mets dans ma petite boîte aux trésors. Il y en a qui y restent longtemps, et puis il y en a qu'un jour, justement grâce à un nouveau regard, on va chercher, comme un petit morceau de galet bien poli. Et puis on recommence, alors est-ce qu'on a le droit ? Est-ce qu'on n'a pas

le droit ? Ça c'est à chacun de se donner les règles du jeu qu'il décide.

Evelyne Cévin : On ne les a jamais réveillés pour rien, on a fait un bout de chemin avec eux.

Jean-Louis Le Craver : Si on les abandonne, c'est qu'on a fait dessus un travail critique. Ou qu'on a changé...

Praline Gay-Para : Heureusement qu'on n'aime pas les mêmes gens toute notre vie...

Alain Gaussel : On les abandonne parce qu'on les oublie, on n'y pense pas. On n'a pas l'occasion de les raconter. De temps en temps, en rangeant des papiers, je retombe sur une petite liste de contes, et quelquefois je ne sais même plus ce que c'est, le nom ne me dit plus rien. Des petits papiers d'il y a quinze ans. Et de temps en temps je me pose la question « Mais effectivement, ce conte il est très bien, pourquoi je ne le raconte plus ? Cet été par exemple, j'ai fonctionné pendant deux mois en racontant tous les jours, plusieurs heures par jour, et j'ai fonctionné avec le dixième de mon répertoire qui est déjà assez petit. Il y a des tas de contes que je n'ai pas racontés de l'été. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je les raconterai une autre fois, peut-être. Il y en a sans doute que je vais complètement oublier si un gosse ne me les rappelle pas. Je crois qu'il ne faut pas aller chercher des choses trop compliquées.

- J'adresse ma question à Alain Gaussel - surtout après ce qu'a dit Catherine Zarcate, ils sont tellement différents. Vous dites « je dis toujours le même conte, on me demande le même, et puis j'en ai dix » - je sais bien que vous maniez l'humour... Mais pour vous que représente le conte ? le moyen de communication ? la personne que vous rencontrez ? quelle est la « gratification » pour vous ?

Alain Gaussel : Je ne sais pas répondre à ce genre de question, ce qui est certain c'est

que, pour moi, contrairement à d'autres conteurs, le conte est beaucoup moins « profond » ; je ne cherche pas à entrer à l'intérieur de ce qui se passe chez moi. Je ne suis pas métaphysicien du tout. Je suis très terre-à-terre. Avec le conte, j'ai du plaisir. Quand j'avais une jambe qui marchait j'aimais bien marcher en forêt, je marchais à toute allure et je faisais des kilomètres et des kilomètres, et ça me faisait plaisir. Pour moi, le conte est un plaisir physique, un plaisir total. C'est un plaisir de la parole, un plaisir physique de la parole, c'est un plaisir de ce que je vois autour de moi ; il n'y a pas de doute, quand on a un petit groupe d'enfants sympathiques dans une banlieue agréable, avec toutes les grandes cités... c'est agréable aussi... Il y a un mélange d'odeurs... Enfin il y a tout un ensemble. On vit des petits moments de paradis, c'est tout. Et les histoires viennent, c'est tout naturel, ce sont des histoires simples. Elles sont vraiment idiotes ces histoires. J'ai dans mon répertoire des histoires très très simples. Je ne sais pas pourquoi mon histoire de la grosse pomme qui grossit, qui grossit... marque tellement les gosses. Pourquoi, quinze ans après ils s'en souviennent. Pour moi c'est une histoire très simple. Une fois un gosse - un jeune plutôt - a pris une de mes histoires « Le Roi des sauteurs ». Pour moi c'était vraiment une histoire anodine, elle était venue comme ça, parce que j'avais des enfants qui jouaient dans un jardin, il fallait bien que je leur raconte quelque chose pour accrocher... Ce jeune m'a parlé pendant une demi-heure de cette histoire, il mettait des tas de choses dedans que je n'avais jamais mises. C'est comme ça. Mais je ne me prends pas comme modèle, je ne critique pas du tout les gens qui ont une vue tout à fait différente.

- Vous avez constitué votre répertoire à partir de la parole d'autres. Plusieurs d'entre vous ont publié dans la collection Parole de

Conteurs. Comment réagissez vous lorsque d'autres utilisent ces livres non pas en lisant à haute voix mais en se les réappropriant ? Où commence la trahison ?

Praline Gay-Para : Une fois en Belgique quelqu'un m'a dit « J'aime beaucoup "L'Ogre Gentleman", est-ce que je peux le raconter ? » J'ai dit à cette dame qu'il suffisait d'appeler l'ogre « Gentleman » pour que ce soit du Praline Gay-Para. Mais que si elle réussissait à raconter ce conte de manière à ce qu'on ne reconnaisse qu'elle et qu'on ne me voie plus, le conte était à elle, c'est tout.

Alain Gaussel : Ma réponse est peut-être différente de celle des autres : à partir du moment où j'ai dit ou écrit un conte, n'importe qui en fait ce qu'il veut. D'ailleurs les gens ne me demandent pas d'autorisation. Les gosses qui m'écoutent ne vont pas me demander l'autorisation d'aller raconter à leur mère. De temps en temps j'ai une mère qui dit « ... Qu'est-ce que vous avez raconté à mon gosse ? il raconte des choses épouvantables... » J'avais raconté une version populaire du « Petit Chaperon Rouge », tout simplement, mon conte est parti et après les gens en font ce qu'ils veulent.

Catherine Zarcate : Ce n'est pas le conte dans son essence qui nous appartient, c'est notre style.

- Je souhaiterais savoir quel conseil vous donneriez à une personne qui veut apprendre à conter. Quand elle est face à un conte qui lui plaît, est-ce qu'elle doit le restituer mot par mot, ou est-ce qu'elle le dit comme elle le ressent ? Est-ce que ce n'est pas une trahison envers l'auteur qui l'a écrit ?

Jean-Louis Le Craver : Pour être conteur, il faut le dire à votre manière, c'est tout à fait clair. Si vous apprenez par cœur le texte d'un autre pour l'interpréter - c'est un choix possible, bien entendu, j'en ai donné un exemple

tout à l'heure avec la nouvelle d'Hélias - vous êtes alors comédien, diseur, mais pas conteur. Le verbe conter - excusez-moi, je vais être pédant quelques secondes - vient du latin *computare* : compter-dénombrer d'abord mais aussi conter-narrer. Le passage d'un sens à l'autre s'est fait à travers celui d'énumérer-ordonner. D'autre part, *putare* veut dire aussi émonder. Donc, si vous énumérez-ordonnez, si vous dites tout ce qui est nécessaire à sa juste place, et qu'en même temps, vous n'en dites pas trop (émonder), alors vous avez déjà fait une grande partie du travail. Ensuite, vous y ajoutez votre style, votre musique personnelle et vous êtes conteur.

Alain Gaussel : Il y a une question que je poserais volontiers à Muriel Bloch et à d'autres : comment faites-vous en prenant un texte littéraire ? Un écrivain qui écrit pèse mot pour mot et un mot n'est pas un autre. Les écrivains n'ont pas écrit pour être dits. Ils ont écrit pour qu'on les lise, et pour qu'on les lise avec leurs mots. Alors qu'est-ce qu'on peut faire ? Il y a le travail du « diseur » qui dit le texte mot pour mot et essaye que ça ne se voie pas qu'il le récite. C'est un travail très différent de celui du conteur qui, lui, met ses mots. Est-ce qu'il a le droit de le faire avec un texte littéraire ? Peut-on le raconter ?

Muriel Bloch : Oui, mais un écrivain peut s'être appuyé sur une histoire qui existe et qu'il a racontée à sa façon. Je dis toujours qu'il s'agit d'une adaptation, de la même façon que, au cinéma, on vous raconte des histoires au moyen du film, en s'appuyant sur des romans, sur des histoires existantes. Toutes les nouvelles - pour prendre cet exemple - ne sont pas racontables, mais il y a des nouvelles qui sont des histoires. Si on n'arrive pas à raconter une nouvelle ça peut être parce que l'écriture est si forte qu'on ne peut rien en faire, et à ce moment-là il faut rester diseur, et si ce texte vous plaît il y a le

respect de l'écrit. Mais il y a - me semble-t-il - dans la littérature bon nombre d'histoires que l'on peut raconter. Même si elles ont été écrites. D'ailleurs elles ont été traduites et la traduction est déjà une forme de trahison. Nous-mêmes nous sommes dans cette trahison - re-création et c'est un mouvement perpétuel. Le souci c'est de ne pas appauvrir ; mais si une histoire passe, si on peut la raconter, c'est aussi parce qu'il y a dans le texte une liberté qui a fait qu'on a pu l'adapter. Il y a des textes qui ne laissent pas de place à l'adaptation et ceux-là résistent et on les abandonne, ça m'est arrivé souvent. De même pour la lecture : il y a des nouvelles qu'on aurait envie de lire et finalement on ne peut pas les lire à voix haute. Elles ne passent pas la rampe de la lecture à haute voix. Elles sont faites pour la lecture silencieuse. Ce sont des attitudes différentes mais qui ne sont pas absolument fermées. Je me souviens - ô sacrilège ! - d'avoir fait un travail autour de nouvelles de Franz Kafka. Il y avait eu une exposition à Beaubourg et à cette occasion j'avais « fabriqué quelque chose » avec un autre conteur, Alexis Nour, nous avions appelé ça « Les Contes de Franz »... Il me semble que Kafka était nourri de la tradition yiddish, des contes qu'on avait racontés au préalable et que finalement certaines de ses nouvelles peuvent être racontées. Et d'ailleurs ça a donné envie d'aller les lire aux gens qui nous écoutaient les raconter. Finalement le libraire nous a remerciés parce qu'il n'a jamais vendu autant de livres de Kafka que pendant que nous faisons ce travail-là : donner à entendre dans une fidélité-trahison, dans une re-création. Je ne crois pas que Kafka se soit retourné dans sa tombe au cimetière de Prague.

Evelyne Cévin : Pour le conte traditionnel, par essence, il n'y a pas de texte auquel vous êtes obligé de rester fidèles. Cela devient plus compliqué quand c'est retranscrit par de vrais écrivains comme les frères Grimm,

par exemple. Parce que là, c'est vraiment un texte littéraire, une poésie. Bien que la plupart d'entre nous n'y ayons accès que par le biais d'une traduction, qui est déjà une première trahison. Quand vous lisez la traduction de Marthe Robert et celle d'Armel Guerne vous saisissez bien qu'il y a une énorme différence. C'est un univers totalement différent. Je crois que, en revanche, raconter Grimm, ce n'est peut-être pas le mot à mot mais l'esprit. C'est un univers, c'est une couleur. La forêt allemande ne ressemble pas à la forêt russe ni à la forêt de Compiègne, il y a quelque chose de cet ordre-là. Certains d'entre nous ont des affinités particulières avec des catégories de contes. Je crois que c'est cela qu'il faut trouver, c'est ça la difficulté. Par rapport à ces textes qui sont souvent magnifiques, même à travers leur traduction - je pense à Grimm particulièrement - je crois que ce qui redonne de la liberté, c'est la confrontation de versions plus frustes, plus populaires, plus brutasses, parfois inachevées, mal foutues... ou magnifiques d'ailleurs dans leur brièveté... qui racontent les mêmes histoires de façons différentes. Quitte à revenir après au premier texte qui nous avait tant séduits. Mais on a plus de liberté, parce qu'on se rend compte qu'on peut raconter la même histoire. Ça demande du temps. Je crois que ça on ne l'a pas dit vraiment, mais tout le monde l'a dit finalement. Alain qui raconte depuis trente ans son histoire de pomme... Catherine qui raconte Shéhérazade depuis vingt ans. Tout ça demande du temps.

Jean-Louis Le Craver : Je proposerais de faire une distinction entre noter et rédiger. C'est assez différent. Ici, à cette table, nous sommes tous conteurs et pour la plupart nous avons publié. C'est apparemment contradictoire, puisque notre travail est indissociable d'une expression orale. Or on publie. Ça pose quand même quelques pro-

blèmes de traitement du texte. Pour ce qui me concerne, j'essaie en tout cas de noter plutôt que de rédiger. Je m'explique : quand je prépare une version, je me mets dans la situation imaginaire d'être devant un public. Même si c'est entre mes quatre murs. J' imagine qu'il est là et je lui parle. J'essaie différentes façons de dire « à peu près » la même chose jusqu'à ce qu'il y en ait une qui me paraisse juste, qui sonne bien. Alors je la note, pour ne pas l'oublier. La langue devrait réunir au moins trois qualités : l'adéquation, c'est-à-dire la justesse des mots, le naturel, étant entendu qu'il s'agit d'un naturel travaillé (penser au naturel de théâtre dont parlait Jouvett), et la musicalité. La musicalité, c'est ce qui fait que ce sera artistique ou pas. C'est une composante du style, de la manière que vous avez d'utiliser la langue qui, elle-même, est un bien commun. Si vous essayez plusieurs façons de dire, en ayant toujours présent à l'esprit que vous parlez aux gens, les phrases qui vous viendront seront courtes, accordées au souffle... En revanche, si vous rédigez, vous ferez des phrases grammaticalement correctes mais longues. Le syndrome de Proust apparaîtra dans votre version. Publier des contes, c'est un compromis. Nécessairement. Il s'agit de redonner par l'écrit quelque chose qui soit aussi oral que possible. Ça demande à la fois une grande attention et un certain recul.

Alougbine Dine : Il m'est arrivé une fois d'adapter une nouvelle « Une Femme comme une autre » entendue à la radio, lue par l'auteur lui-même, animateur de radio. À l'écoute de cette nouvelle, je trouvais qu'il avait vraiment rendu Libreville comme elle est avec ses habitants et leurs problèmes, surtout les femmes. Ça m'a plu, j'ai amené cette nouvelle à l'école et j'ai voulu la travailler au théâtre. Donc je l'ai adaptée à la scène. À un moment donné j'ai trouvé que ça manquait de quelque chose. Dans un premier temps je me suis mis à écrire, mais je

me suis rendu compte très vite que ça n'était pas dans le style de l'auteur. Heureusement j'ai pu faire appel à lui, discuter avec lui, il m'a écrit tout ce qui me manquait. Je lui ai donné les idées de ma mise en scène, je lui ai fait voir même ce que je faisais et je lui ai dit « voilà à cette étape-là, je voulais telle chose, dans tel esprit ». Il m'a tout réécrit, sa nouvelle est devenue autre chose, une pièce de théâtre, mais mon adaptation a été nourrie du complément que je voulais.

- Je me pose une question : pourquoi cette impression de vague religiosité qui entoure ce débat ? Pourquoi cette question - à mon avis abusive - du rapport au texte sacré ? Pourquoi cette peur d'irrespect ? Cette question se pose particulièrement pour le mythe, on a dit « attention un mythe, là c'est autre chose, il s'agit de vérité ». Personnellement, je ne crois pas. En tous cas la pratique religieuse n'est pas de notre ressort. Il n'y a pas de vérité d'un mythe, ou alors un mythe a une vérité comme rêve, il est agissant comme rêve...

Praline Gay-Para : Un mythe est vrai pour celui qui y croit. C'est-à-dire que pour moi la religion chrétienne, avec la Bible, L'Évangile, c'est un mythe. Mais pour un croyant chrétien c'est la vérité. Et voilà tout le décalage entre la vérité et ce qu'on raconte. J'ai le droit de raconter avec mon athéisme profond. Parce qu'il y a des images qui me plaisent, et toute mon irrévérence par rapport au Bon Dieu, ne lui en déplaît...

Evelyne Cévin : Mais en ayant le même respect pour les mythes esquimaux, ou les mythes africains auxquels nous ne comprenons rien, c'est exactement de la même eau. Non, moi je n'ai pas senti du tout qu'il y avait quelque religiosité parmi les gens qui étaient là.

Catherine Zarcate : En effet, la parole est un pouvoir, et la parole invoque, et la parole

est créatrice d'énergie, c'est une vibration qui crée quelque chose chez l'autre. À partir de ce moment-là, nous sommes dans une certaine vérité, la vérité de la rencontre avec la puissance de la parole et à partir de là, en effet on peut se poser des questions qui ne sont pas de religiosité, mais de conscience.

Evelyne Cévin : Il s'agit de faire attention à ce que l'on dit, tout simplement. Je trouve ça normal dans une position de communication et en particulier pour beaucoup d'entre vous qui racontez à des enfants. Il y a une réelle responsabilité de ce point de vue-là.

Bruno de La Salle : Peut-être que ce ne sont que des intentions qui sont décrites. En fait la réelle pratique c'est lorsqu'on raconte, et l'irrespect s'il existe peut prendre beaucoup de formes. Là, nous ne faisons que décrire des bonnes intentions et essayer de construire une image aussi belle que possible de notre vie, de notre parcours et des relations avec des objets très nobles, très anciens que nous essayons de servir. Tout ça c'est du discours, et en effet ça peut prendre un aspect de « religiosité » comme vous le dites, et non pas religieux, c'est une menace pour la pratique, parce qu'en réalité un conteur devrait s'interdire de théoriser comme nous venons de le faire. Sauf au cours de son récit.

Praline Gay-Para : Il y a les irrévérencieux, les mystiques, ceux qui croient à quelque chose, ceux qui ne croient à rien. Il y a ceux qui racontent parce qu'ils pensent trimballer une parole vraie, ceux qui racontent parce que ça fait du bien de faire ce qu'on fait... Je pense que ce qu'il y a à retenir de tout ce que nous avons dit c'est que nous faisons partie de l'infime minorité qui a la parole en public.

- Vous avez été plusieurs à dire qu'un conte devait bien finir. Pourquoi ? Ça m'ennuie... Moi j'ai envie de raconter des histoires qui posent des questions ; ça n'est pas un vrai conte à ce moment-là ? J'aime bien que les gens soient un peu perturbés et recherchent une conclusion.

Evelyne Cévin : Effectivement par essence le conte merveilleux se termine bien, et c'est nourrissant... Mais en même temps il y a tout un registre de contes pour faire peur, de contes fantastiques qui font partie du répertoire traditionnel... C'est une autre chose ça. Mais ça existe et ça n'est pas forcément mauvais de les raconter...

Catherine Zarcate : Il y a des mythes aussi qui finissent mal, ce sont les mythes étiologiques... Si vous voulez des choses qui finissent mal vous allez les trouver, il y a un répertoire pour ça.

Evelyne Cévin : Mais je pense que la question était : « vous venez de condamner les histoires qui se terminent mal... »

Catherine Zarcate : Nous parlons de notre place, on n'est pas parole d'évangile... Attention, vous avez aussi votre idée, votre sentiment, votre intuition. Moi je vous dis ce que je sens, ce que je pense, mais je ne suis pas plus que moi-même.

Evelyne Cévin : D'autre part il y a des histoires qui ont l'air de se terminer mal mais en fait c'est seulement une mauvaise compréhension de la culture dans laquelle elles sont nées et se sont développées.

Jean-Louis Le Craver : Ça pose la question de la finalité : pourquoi conter ? Ça peut être pour faire passer un bon moment, mais au-delà de ça, je pense que c'est pour inviter ses semblables à ne pas désespérer. ■